

La chaussure au XI^e siècle

Mode de fabrication et formes courantes.

Bertrand Bové (Hag'Dik)

(Toutes photos de l'auteur sauf mention contraire)

Les chaussures sont un élément pragmatique essentiel du costume, elles préservent le pied des blessures et du froid. Thor Ewing [1] souligne que les personnages nus-pied sont très rares dans les représentations à notre disposition. Ces « va nus pieds » sont souvent des gens de condition très modeste ou bien ils ont (peut-être) retiré leurs chaussures pour effectuer des travaux spécifiques (figure 1).



Figure 1 : une rare représentation d'un personnage possiblement pieds nus (le guide des boeufs). Calendrier anglo-saxon du XI^e siècle (British Library[MSOffice1]).

Au-delà de ces considérations utilitaires, les chaussures sont parfois aussi un élément ostentatoire, représentatives du haut rang de leur porteur et à ce titre tout autant décorées et tout aussi richement ornementées que le reste de ses vêtements (figure 2).



Figure 2 : détail du Registrum Gregorri représentant l'empereur Otton II (fin X^e)(Musée Condé ~ Chantilly). Les chaussures sont visiblement rehaussées de perles et autres décorations, peut-être recouvertes de tissus précieux, à l'instar de celles, beaucoup plus tardives, issues des ateliers de Palerme au XII^e.

Nous verrons plus avant dans ce travail que des éléments de décoration, parfois très simples, sont assez couramment ajoutés aux chaussures de l'homme du commun. La coquetterie n'est pas un concept moderne.

Les chaussures sont rarement représentées de façon très détaillée sur les différents documents iconographiques à notre disposition ; si l'étude de ces documents reste riche et essentielle, elle est insuffisante pour bien appréhender ce que pouvait être la chaussure de l'homme du XI^e siècle.

Heureusement dans certains contextes particuliers le cuir se conserve relativement bien et les méthodes modernes de conservation et de stabilisation permettent l'étude approfondie des pièces par les archéologues.

Plusieurs sites ont livré des lots assez importants de chaussures du XI^e siècle, et ces découvertes ont fait l'objet de publications facilement disponibles pour la personne intéressée par cet aspect du costume. Pour ce travail nous nous appuyons sur les publications issues des fouilles de York [2] et de Charavines [3] et plus accessoirement des fouilles de Londres [4].

L'objet de ce court travail est d'être une simple synthèse sur la chaussure au XI^e et ses modes de fabrication.

Pour cela nous aborderons successivement : les outils du cordonnier et les matières premières utilisées, nous essaierons ensuite de dresser une synthèse des procédés d'assemblage des différentes pièces avant de présenter un court aperçu des formes les plus couramment retrouvées au cours du XI^e siècle en Europe occidentale.

Afin de fabriquer une chaussure le cordonnier doit disposer de cuir et d'outils, outils assez simples et en nombre restreint. Quelques-uns de ces outils ont pu être retrouvés dans divers sites et peuvent être rattachés à la production de chaussures.

Les couteaux de cordonnier retrouvés sur des contextes XI^e et XII^e siècle sur le site de York se caractérisent par une lame peu épaisse mais large et dont la longueur avoisine une moyenne de 10 cm. Une autre caractéristique de ces lames est l'absence de pointe. Ce type de couteau s'avère au final particulièrement adapté pour les travaux propres à la cordonnerie comme la découpe et le parage des peaux. La figure 3 montre un couteau reconstitué et forgé par l'auteur d'après un des modèles de York. Le manche court qui s'appuie dans la paume de la main permet un parfait guidage du couteau même dans les découpes sinueuses. La lame d'un tel outil doit toujours être parfaitement affûtée et tranchante, les pièces de fouilles montrent d'ailleurs d'importantes marques d'usage et des formes d'usure caractéristiques d'un affûtage soigné et répété.



Figure 3 : différents outils de cordonnier : "un fagot" de soies de sanglier, un couteau de cordonnier, trois alènes forgées emmanchées sur des bois de cervidé, une bobine de fil de lin poissé, poix, forces et pierre à eau pour l'affûtage des outils (outils forgés par l'auteur).

Un couteau de forme particulière a été retrouvé à Charavines. La figure 4 en présente un modèle reconstitué (cahier des charges pour la reconstitution établi par Marc Moulin, réalisation de l'outil par François Jordan) et la pièce originale.



(photo : Marc Moulin)



Figure 4 : reproduction et pièce originale du couteau de cordonnier de Charavines. Le cahier des charges de cette pièce a été établi par Marc Moulin et le couteau reproduit a été réalisé par François Jordan.

Des forces ont par ailleurs été retrouvées sur différents sites de York mais leur rattachement à une utilisation dans la fabrication de chaussures est moins évident.

Outils phare du travail du cuir, des alènes ont été retrouvées en nombre très important. Elles sont de formes variées [2] avec des sections rectangulaires, rondes ou en diamant, cette dernière forme étant de loin la plus représentée. Les alènes présentent le plus souvent une pointe de part et d'autre de leur longueur. L'une de ces pointes était emmanchée dans un manche en bois ou dans une autre matière facile à travailler et à mettre « à la main » de l'utilisateur, l'autre extrémité, très affûtée servait à percer le cuir pour le passage du ligneul. Quand cette pointe était usée ou cassée, l'alène pouvait être démanchée et retournée afin de servir à nouveau, ce que montrent certaines alènes de York.

La figure 3 montre des alènes forgées par l'auteur et emmanchées sur des chutes de bois de cervidés (des morceaux impropres à tout autre usage) et la figure 5 montre son utilisation pour le perçage d'une semelle.



Figure 5 : utilisation d'une alène à section losangique (diamant) pour le perçage de la semelle, l'alène pénètre par le côté chair et ressort par la tranche de la semelle, ceci permettra une couture entièrement cachée à l'intérieur de la chaussure une fois celle-ci assemblée et retournée.

Des formes en bois (figure 6) ont été retrouvées à Charavines et à York. Taillées en formes de pied dans des bois tendres tels que le tilleul, elles peuvent être symétriques ou asymétriques (une droite, une gauche). Ces formes posent un certain nombre d'interrogations, en effet dans la méthode « cousue-retournée » qui est la méthode de fabrication au XI^e siècle, l'utilisation d'une forme n'est pas nécessaire, alors qu'en est-il de leur place dans le procédé de fabrication :

- gabarit pour la taille des différentes parties des chaussures ?
- embauchoirs pour le séchage et la mise en forme finale ?
- contre-appui solide et utile pour le perçage des tunnels de passage des lacets ou sanglettes ou bien pour la décoration des chaussures ?



Figure 6 : forme en bois, musée de Charavines.

Le ligneul est utilisé pour la couture des différentes pièces de cuir entre elles. Il est constitué de fil de chanvre ou de lin et de soies de sanglier (une à chaque extrémité pour une couture au point sellier). Ce procédé de couture était encore la règle dans certains métiers du cuir jusqu'au siècle dernier.

Les soies de sanglier (celles de la « crête dorsale » tout spécialement) présentent des particularités intéressantes pour la couture du cuir :

- une extrémité dure (la racine de la soie) qui permet le passage de celle-ci dans le trou préalablement réalisé avec une alène
- une extrémité (extrémité distale) naturellement et fortement fourchue, c'est dans cette fourche que le cordonnier va fixer le fil de lin ou de chanvre.

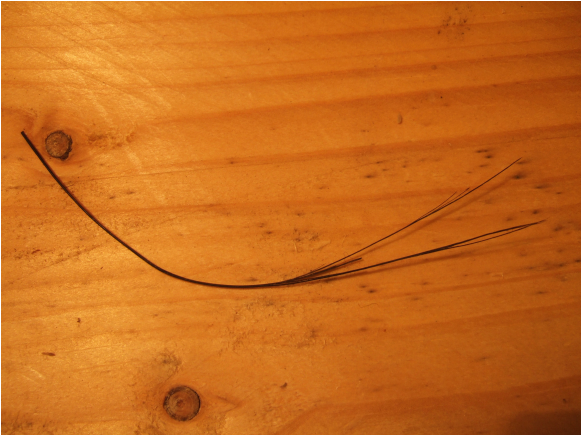

Le tableau 1 montre la succession d'étapes pour le montage d'un ligneul.

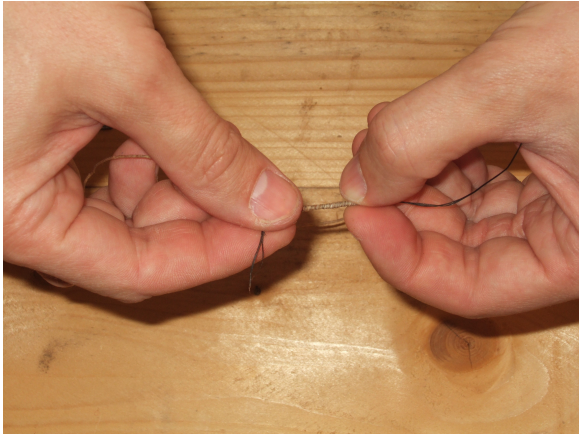
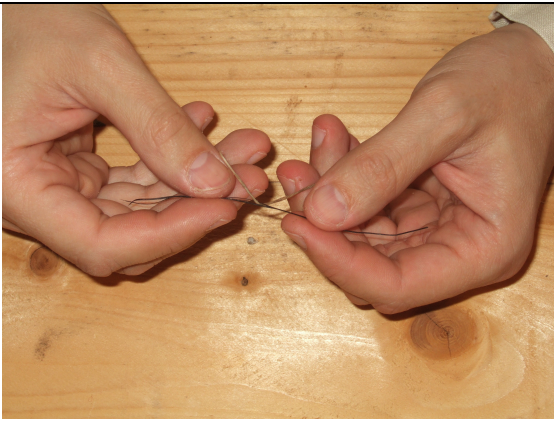
Jean de Garlande dans son Dictionarius (vers 1220) décrit ainsi le travail du cordonnier [cité par 2] :

Qui alutarii cum rasorio vel ansorio corium atramentario denigratum, et consuunt calciamenta cum subula et licino et seta porcina. (Dictionarius 26-9)

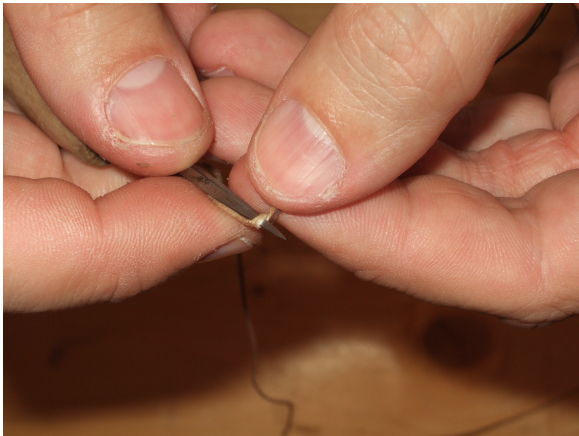
Ce que l'on peut traduire par : « après avoir teinté le cuir, le cordonnier le coupe avec un couteau puis il assemble la chaussure avec une alène, un fil et des soies de porc »

Tableau 1 : les étapes de fabrications d'un ligneul [5]

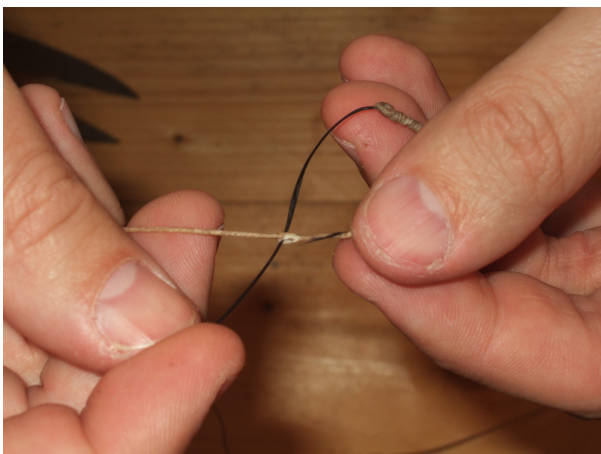
	<p>- la soie de sanglier est choisie, une bonne soie est une soie robuste, avec son follicule (elle a donc été arrachée et non coupée), elle est bien fourchue et cette fourche est bien nette.</p>
	<p>- l'extrémité du fil de lin est affinée sur la longueur désirée à l'aide du couteau.</p>
<p>- le fil est placé dans la fourche.</p>	



- le fil est enroulé, très serré, autour de la soie.



- le fil est percé précautionneusement avec l'alène (il faut séparer les brins de lin sans les couper avec la lame de l'alène).



- la soie est passée dans ce trou et le fil est tiré puis l'ensemble est poissé à nouveau et bien serré entre les doigts.

- le ligneul est prêt à coudre.



S'il ne fait aucun doute que la plupart des chaussures était en cuir, il n'en est pas de même sur la nature du cuir, son tannage et son épaisseur.

La nature du cuir, sa provenance animale, peut assez bien être déterminée par son examen. Les cuirs de bovins et ceux de caprins ou d'ovins sont utilisés. Cependant il apparaît [2] que les préférences varient en fonctions des siècles. L'utilisation du bovin est prédominante du IX^e au XI^e puis les cuirs d'ovin et de caprin sont progressivement plus utilisés pour arriver à des proportions égales au XIII^e puis cette tendance s'inverse pour revenir à une utilisation prédominante du bovin.

Il existe par ailleurs des procédés de tannage spécifiques en fonction de l'utilisation qui sera faite du cuir. Les semelles bénéficient d'un tannage court, ainsi le cuir n'est pas tanné à cœur [3], ceci donne des particularités d'imperméabilité et de rigidité un peu meilleures que celles d'un cuir tanné à cœur.

Un examen simple des épaisseurs rapportées, pour les chaussures du XI^e, dans le catalogue des fouilles de York [2] montre des épaisseurs différentes pour les semelles (moyenne de 3,5 à 4 mm) et les dessus (moyenne de 1,5 à 2,5mm). Ceci s'explique assez facilement par les procédés de fabrication utilisés à cette période. En effet la couture dans l'épaisseur de la semelle, puis le retournement de la chaussure, nécessitent une épaisseur suffisante de celle-ci pour assurer un compromis entre résistance, souplesse et longévité. Un cuir de semelle trop épais ne donnerait pas la souplesse suffisante au moment du retournement, trop fin il rendrait la couture dans l'épaisseur problématique et fragile et il ne serait pas d'une bonne résistance à l'usure. Un cuir de dessus trop épais rendrait le retournement impossible, trop fin il serait fragile et de peu de longévité. Notre expérience dans la reconstruction de différents modèles de chaussures du XI^e siècle et dans leur utilisation confirme tout à fait ce compromis dans le choix des épaisseurs.

Au XI^e siècle le seul mode de fabrication des chaussures est celui dit en « cousu-retourné ». Ce terme résume parfaitement bien ce procédé dans ses deux étapes principales : l'assemblage à l'envers de la semelle et du dessus, puis leur retournement pour les mettre à l'endroit. L'artisan commence par choisir le cuir, puis comme nous l'indique de Garlande, il le teinte et il le coupe, puis les pièces sont assemblées « à l'envers » ; à ce moment précis, ce qui sera l'intérieur de la chaussure est à l'extérieur et vice et versa, les coutures sont apparentes (figure 7). Une fois l'assemblage terminé, la chaussure est brièvement trempée dans l'eau froide (car de l'eau chaude durcirait le cuir) puis elle est retournée, un peu comme on retournerait une chaussette, pour prendre sa configuration finale. L'intérieur et l'extérieur sont maintenant à leurs places et les coutures ne sont plus apparentes à l'extérieur (figure 8). Elles sont donc parfaitement protégées des pierres coupantes ou de l'abrasion. Il reste au cordonnier à finir la chaussure, passer le lacet ou fixer les boutons et réaliser les dernières coutures. Puis la chaussure est mise à sécher doucement, vraisemblablement sur une forme.

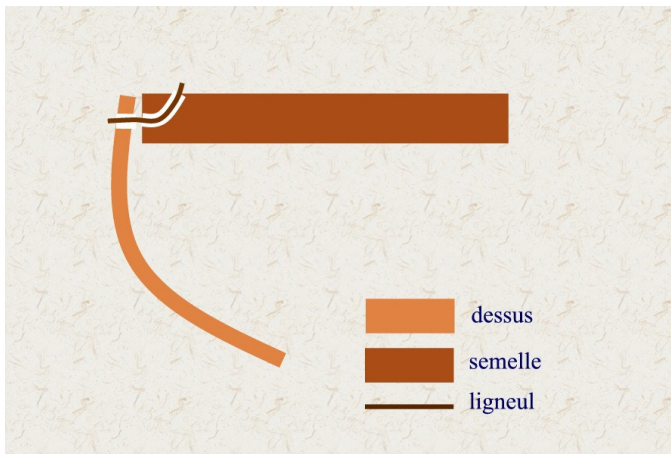


Figure 7 : coupe schématique de la chaussure avant retournement.

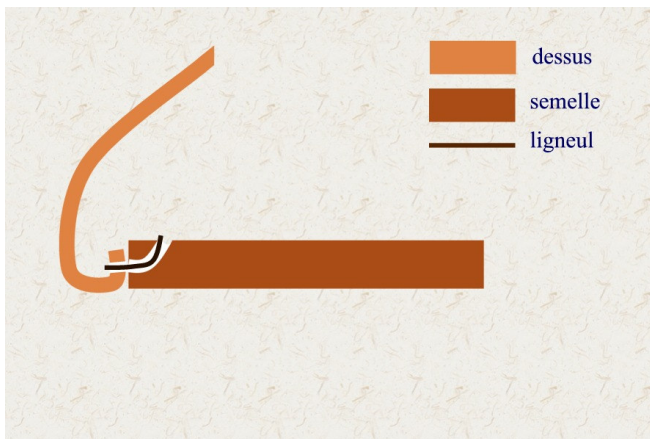


Figure 8 : coupe schématique de la chaussure après retournement, le fil de couture est protégé de l'usure.

La semelle et le dessus sont donc initialement cousus à l'envers. Le point de couture le plus souvent utilisé pour réaliser cet assemblage est le point sellier (figure 9). Le cordonnier perce le cuir de la semelle de façon à ce que la pointe de l'alène ne traverse pas le cuir de part en part mais ressorte par la tranche (figure 5), puis il présente l'empeigne et la perce de part en part, exactement en vis à vis du trou de la semelle puis il passe successivement chaque soie de son ligneuil dans les trous puis tend son fil. La couture ainsi formée est particulièrement résistante mais aussi d'une certaine manière élastique (elle pourra donc suivre les déformations de la chaussure pendant la marche). Des nœuds peuvent être réalisés à intervalles réguliers pour éviter que la couture ne se défasse en cas de rupture du fil.

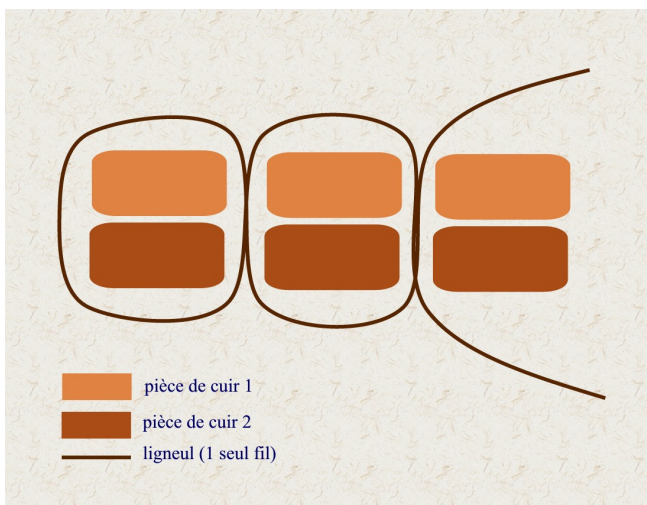


Figure 9 : point sellier, vue en coupe.

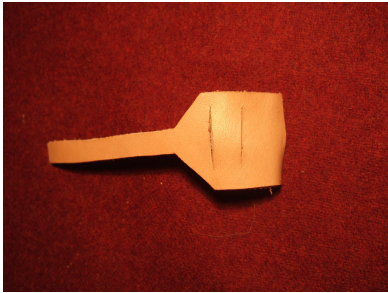
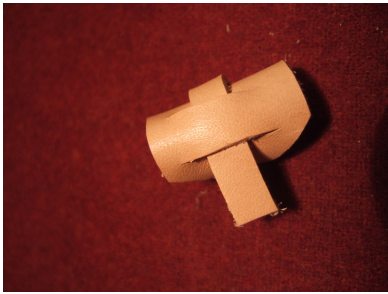
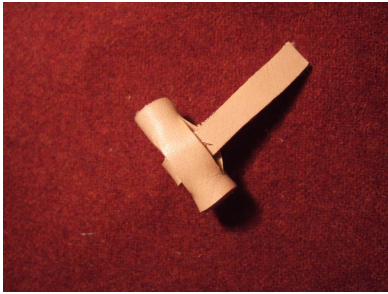
Le plus souvent le dessus de la chaussure est fermé par une couture aboutée, « bord à bord » (figure 10) ne laissant aucun fil visible à l'extérieur ou par une couture traversante dans laquelle le cordonnier aura pris soin de couper en biais les deux tranches jointives afin qu'elles s'assemblent sans créer de surépaisseur en interne. Ces deux procédés de fabrication garantissent des chaussures particulièrement confortables, ainsi aucune surépaisseur de cuir ne peut frotter contre une saillie osseuse (nombreuses au niveau du pied) et le risque de conflit cutané est de ce fait très diminué, même pour de très longues marches. Avec des chaussures ainsi reconstituées nous avons eu l'occasion de marcher sur des étapes de plus de 25 km, parfois avec un équipement lourd et sur des terrains variés (chemins forestiers, boueux, secs ou pierreux), nous n'avons jamais eu à déplorer de problèmes cutanés (nous portions en interne soit des chaussettes en « naalbinding », soit des chaussettes à pieds en laine, soit des « chaussettes russes »). Ceci montre encore la pertinence des choix techniques faits par les cordonniers médiévaux en fonction du matériel à disposition et du contexte d'utilisation. En revanche, il faut noter que la souplesse de la semelle et la constitution même de la chaussure amènent à marcher avec un abord du terrain et une proprioception tout à fait différents de ce que nous connaissons avec nos chaussures modernes. La position des coutures sur les chaussures et les aménagements parfois réalisés dans celles-ci montrent aussi une bonne connaissance du pied et un souci constant du confort de la part du cordonnier médiéval.



Figure 10 : gros plan sur une couture d'assemblage bord à bord, ici réalisée selon un assemblage bord à bord vrai, aucune des coutures n'est traversante. Ce type d'assemblage est particulièrement confortable et assez étanche. L'exemple présenté a été réalisé sur une chaussure plus tardive que la période considérée ce qui explique la présence d'une trépointe. Seul le dernier point de couture est traversant, ce qui permet de verrouiller tout à fait solidement la tension du fil d'assemblage.

Certaines chaussures encore assez répandues au XI^e sont dépourvues de tout dispositif de fermeture, le pied est glissé dans la chaussure qui est très ajustée. A l'inverse d'autres chaussures nécessitent des systèmes de fermeture, il peut alors s'agir d'un simple lacet de cuir passé dans des fentes percées dans le cuir ou de fermeture par boutons. Ces boutons sont le plus souvent en cuir, parfois dans d'autre matière. Le tableau 2 montre la façon de constituer un bouton à partir d'une pièce de cuir.

Tableau 2 : étapes de réalisation d'un bouton en cuir selon Goubitz [6]

	<p>- Le cuir est découpé, deux fentes transversales sont coupées dans la partie la plus large.</p>
	<p>- La languette repasse dans les fentes pratiquées, puis la partie large est roulée très serrée et la languette fine, tendue dans les fentes, verrouille l'enroulement.</p>
	<p>- Le bouton est prêt à être posé sur la chaussure.</p>

L'étude des documents iconographiques à disposition montre une prédominance de chaussures basses le plus souvent avec un dessus ne montant pas au-delà des malléoles.

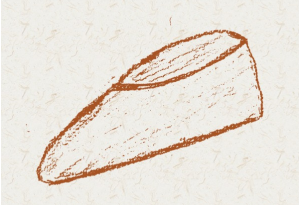

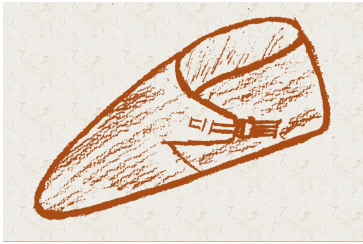
Ce fait est largement confirmé par la prédominance de chaussures basses dans les fouilles, cependant quelques chaussures font aussi exceptions. Les fouilles de York et de Charavines montrent parfois des pièces montant un peu au dessus des malléoles. Certaines chaussures étaient vraisemblablement teintes.

Les semelles montrent une grande variété de formes. Certaines semelles présentent des formes assez grossières et la différence droite gauche n'est pas toujours nette, à l'inverse d'autres sont fortement différenciées avec une géométrie suivant tout à fait la morphologie du pied.

On retrouve parfois des semelles se prolongeant à l'arrière par une « pointe », cette pointe remontait sur le talon et constituait un renfort d'usure pour cette partie sensible de la chaussure.

Les formes les plus courantes sont reprises au tableau 3 avec leurs caractéristiques générales. Ce tableau n'est qu'indicatif, en effet de nombreuses pièces sont hybrides et présentent des variantes. Les figures 9-10 et 11 montrent des chaussures reconstituées selon les modèles et techniques présentés.

Tableau 3 : types de chaussures les plus répandues au XIe siècle et caractéristiques.

Types de chaussures	Caractéristiques principales	Variantes
	<ul style="list-style-type: none"> - deux pièces principales - absence de lacet ou d'éléments de fermeture - la couture de jonction du dessus est en bord à bord à l'arrière du talon 	<ul style="list-style-type: none"> - parfois une surépaisseur de cuir au niveau de la zone supérieure pour la renforcer et sûrement améliorer la tenue du pied dans la chaussure et la longévité - peuvent être en 1 seule pièce (avec dans ce cas une couture médiane sur le dessus du pied) - présentent parfois des extensions de semelle « en pointe » au talon
	<ul style="list-style-type: none"> - deux pièces principales (semelles et dessus) - lacet en cuir en haut de la chaussure - la couture de jonction est le plus souvent sur la face interne du pied 	<ul style="list-style-type: none"> - le nombre de passants pour le lacet est très variable - présence d'une fente de forme variable au niveau du coup de pied - elles peuvent encore être en une pièce mais cela n'est plus la norme au XIe siècle - le dessus peut monter au-delà des malléoles - certaines n'ont pas de lacet et se rapprochent donc du type précédent
	<ul style="list-style-type: none"> - deux pièces principales (semelles et dessus) - fermeture par un volet boutonné - la couture de jonction est sur la face externe du pied 	<ul style="list-style-type: none"> - la semelle peut remonter au talon. - la taille du volet et le nombre de boutons sont variables, le dessus peut alors monter au-delà des malléoles



- montent au dessus des malléoles
- volet se refermant par rabat sur l'avant avec une fermeture le plus souvent par lacet

- patrons extrêmement variés
- positionnement des lacets et modes de fixation très variables



Figure 11 : chaussures reconstituées selon un modèle de type IV suivant le typologie de York [2] ce modèle de chaussures très courant au Xe siècle perdure jusqu'à la moitié du XI^e.



Figure 12 : chaussures reconstituées selon un modèle de type III suivant le typologie de York [2], ce type de chaussures perdurera du milieu du IX^e siècle jusqu'à la fin du XI^e.



Figure 13 : chaussures reconstituées selon un modèle de type VII selon la typologie de York [2], ce type de chaussures apparaît (dans la classification proposé par les auteurs) au milieu du XI^e.

Par ailleurs les chaussures sont parfois teintées mais aussi décorées. Sans parler des chaussures de très hauts dignitaires dont la décoration est extrêmement riche, à base de broderies et de perles, on trouve aussi des décorations dans les chaussures du commun. Ces décorations peuvent être à base de coutures décoratives, mais aussi des découpes ou des décorations selon les techniques du repoussé et de l'incisé. Ceci montre un souci de la coquetterie et un soin de l'homme du Moyen-Âge pour son costume y compris dans ses aspects les plus triviaux.

Bibliographie

1/ Ewing T. Viking Clothing. Stroud : Tempus Publishing Ltd ; 2006.

2/ Mould Q, Carlisle I, Cameron E. Leather and leatherworking in Anglo-Scandinavian and Medieval York. York : Council for British Archeology ; 2003.

3/ Montembault V. Les objets de cuir. In : Collardelle M, Verdel E. Les habitants du lac de Paladru et leur environnement. La formation d'un terroir au XI^e siècle. D.A.F. 1993 ; 40 : p268-79.

4/ Grew F, De Neegaard M. Shoes and pattens. 2^{ème} éd. Woodbridge : The Boydell Press; 2001.

5/ Dupont JC. La cordonnerie in : Dupont JC, Mathieu J. Les métiers du cuir. Laval : Presse de l'université Laval ; 1981. p150-67.

6/ Goubitz O. Archaeological footwear from prehistoric times until 1800, Stepping through time. Zwolle : Foundation for Promoting Archaeology ; 2007